

A Taveyannaz

Autor(en): **Vallette, Gaspard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 34

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A TAVEYANNAZ

Il y a trois semaines qu'a eu lieu la mi-été de Taveyannaz. Au culte de l'Alpe, on y associe maintenant celui de la mémoire du poète qui a si bien chanté cette fête de la montagne.

Juste Olivier et la mi-été de Taveyannaz sont aujourd'hui inséparables. Et c'est avec une émotion toujours plus sincère et plus vive que, rassemblés auprès du chalet Amiguet, les fidèles de cette fête entonnent, selon une tradition très louable, la chanson bien connue :

Voici la mi-été, bergers de nos montagnes,
Compagnons et compagnes,
Que ce jour soit fêté!
Voici la mi-été!

Dans son avant-dernier numéro, la *Semaine littéraire*, rendant du même coup un pieux hommage à la mémoire de Juste Olivier et à celle de Gaspard Vallette, a rappelé, de ce dernier, que la mort nous a pris trop tôt, la page que voici. Elle est extraite d'une de ces conférences où Vallette avait le don de grouper un auditoire fidèle et enthousiaste.

Notre confrère ne nous en voudra certainement pas de reproduire cette page de son regretté collaborateur, nous associant ainsi au double hommage qu'il a justement rendu à deux de nos écrivains romands les plus aimés.

Juste Olivier et la mi-été.

C'était, dans l'un des derniers étés de la vie d'Olivier, peut-être en 1874, je ne puis, ni ne veux préciser la date.

Dans l'admirable cirque alpestre des rochers et des pâturages de Taveyannaz, les bergers montagnards fêtaient, sous le grand soleil d'août et sous un ciel sans nuages, le jour de la mi-été. C'est le jour où les villageois de Gryon, et les villageois, viennent rejoindre les bergers isolés du haut pâturage et les ravitailler pour un temps de victuailles et de sociabilité humaine.

La mi-été n'était pas alors ce qu'elle est devenue aujourd'hui, un vaste et banal rendez-vous cosmopolite, où se rassemble la foule des innombrables étrangers, des pensionnats de demoiselles, des étudiants couverts de rubans et autres insignes, des pasteurs et professeurs en rupture de redingotes et des gens de sports en déshabillé gymnique. Quelques familles de Genève, Neuchâtel et Lausanne, qui passaient l'été à Gryon, montaient seules en Taveyannaz avec leurs amis du village, et c'était tout. Le matin, le pasteur de Gryon faisait un court sermon, culture patriotique et montagnarde, dans la chaire de feuillage dressée, à quelque distance des chalets, au milieu d'une vaste pente d'herbe. Quelquefois, une vache égarée venait souligner de son bourdon sonore le chant des cantiques. Quelquefois, une chèvre ou un cayon mêlait ses gambades au recueillement des auditeurs, assis sur l'herbe courte du pâturage. Vers midi, on déjeunait au chalet, de crème, de fromage et du gâtelet traditionnel de Gryon. Dans l'après-

midi, sur une aire de terre aplanie parmi l'herbe, des groupes se formaient pour la danse, bergers et villageois tournaient ainsi, quelques heures, sous le ciel bleu, quatre ménestriers de village raclant sur les cordes ou soufflant dans les flûtes les rondes et les « montferines » d'autrefois.

Ce jour-là, avant la danse, les montagnards se réunirent et formèrent cercle devant le plus beau chalet, dont la large galerie de sapin blanc, presque à niveau du sol, abritait quelques hôtes. Au milieu d'eux, un vieillard se leva. De taille moyenne, un peu voûté par l'âge, il était large et carré d'épaules et donnait une impression de force apaisée. Un petit bonnet noir était posé sur ses cheveux blancs, des yeux, tendres et doux, brillaient encore vifs dans leur orbite un peu rongie, et, sous le visage coloré régnait une large barbe blanche. Il se leva donc, et d'une voix légèrement cassée, mais bien nette encore et distincte, il se mit à chanter, sur un air lent, tout simple et populaire, la chanson de la *Taveyannaz* :

Voici la mi-été, bergers de nos montagnes,
Compagnons et compagnes,
Que ce jour soit fêté!
Voici la mi-été!

Soutenus au refrain par les montagnards, les nombreux couplets de la longue et fine chanson montaient, vers le ciel bleu, parmi le grand silence des hommes et des choses. Et quand se fut ainsi envolée vers l'azur la dernière strophe :

C'est un vieux chansonnier qui fit la chansonnette;
Sa voix n'est plus bien nette,
Tout sec est son gosier;
C'est un vieux chansonnier!

les yeux les plus secs sentirent perler une larme. Quelque chose de très grand, de très simple, quelque chose de primitif et de puissant avait un instant arrêté notre souffle et fait palpiter notre cœur; quelque chose que nous n'avions jamais connu, quelque chose que nous ne retrouverions plus sur terre... C'était la voix même du sol, c'était le génie du pays qui s'exprimaient tout entier dans la simple chanson du vieux poète parmi ces pâtes...

GASPARD VALLETTE.

LE LENDEMAIN DU SAMEDI SOIR

C'est samedi. Monsieur, sa tâche quotidienne accomplie, a soupé en famille, puis il a lu les journaux.

Il est huit heures et demie. Madame et les enfants ont laissé Monsieur seul dans la salle à manger. Le samedi soir, les dames ont foule de choses à préparer pour le lendemain.

Les garçons — les grands — sont allés rejoindre leurs amis. C'est le soir qui leur est accordé pour cela, où il leur est permis de dépasser quelque peu l'heure habituelle de leur rentrée au bercail. Les petits sont au lit.

Le samedi soir est aussi celui où Monsieur va faire son « jass », avec la satisfaction d'une

semaine bien remplie, le cœur plus léger : « C'est demain dimanche ! »

C'est demain dimanche, c'est-à-dire le jour qui n'est pas comme les autres, où l'on ne travaille pas, où l'on peut rester au lit plus tard que de coutume, où l'on prend la clef des champs — quand le soleil ne boude pas, que le ciel n'a pas grise mine.

Là est tout le charme particulier du samedi soir : il est la veille du dimanche.

Monsieur a donc pris sa pipe, son chapeau, et s'en va au café, retrouver à la table habituelle ses fidèles partenaires.

Et ils y sont, à la table habituelle, les fidèles partenaires. Même, le tapis, les cartes, l'ardoise, la craie, l'éponge, tout est là, déjà. On n'attendait que Monsieur pour commencer la partie.

Oh ! ça ne tarde pas. Les saluts sont vite échangés :

« Bonjour ! — Bonjour, ça va ? — Merci, et vous ? — Pas mal. — Alors, dites-moi, voilà ce pauvre X... qui a passé l'arme à gauche. — Eh bien oui... que voulez-vous ; il faut bien s'en aller une fois ou l'autre. A vous de couper. »

Et la partie commence, se poursuit, s'achève. Une autre la suit, puis une autre, puis d'autres encore. L'ardoise se couvre de chiffres ou de signes et, sur son cadre, s'alignent les « cochets ».

A peine, entre deux parties, quelques mots échangés sur les phases de celle-ci, sur les chances ou la déveine, sur la façon dont tel ou tel a joué, qui eût dû lancer l'as au lieu du roi, ou enfin, mais comme par hasard, sur l'événement le plus saillant du jour, celui qui préoccupe les chancelleries et dont les journaux sont pleins.

Onze heures et demie. La lassitude commence à se manifester et aussi le besoin de changement, inhérent à l'humaine nature. Car il faut dire que Monsieur et ses fidèles partenaires ne sont pas des joueurs « à l'argent » que l'aurore surprend, les cartes en mains, fiévreux, autour d'une bougie agonisante.

Monsieur et ses fidèles partenaires sont des « amateurs », qui jouent aux cartes pour passer le temps, parce que c'est amusant et que sans leur partie de cartes ils ne sauraient plus que se dire, au bout d'un moment.

C'est après avoir remis, sans souci des mésalliances ni des unions illégitimes, rois, reines et valets dans leur étui, que Monsieur et ses fidèles partenaires engagent la conversation.

Il faut bien boire le dernier demi apporté et qu'a payé le dernier perdant ; car c'est là tout l'enjeu. Et comme il y a toujours un, deux des joueurs qui n'ont rien perdu, que même la chance a peut-être surfavorisés, ils ne veulent pas qu'il soit dit d'avoir vécu toute la soirée aux dépens — on dit ici aux « crochets » — de leurs partenaires. Il y a donc encore des demis à boire.

C'est le moment critique, celui où succombent les bonnes intentions, quand elles ne sont pas assistées d'une ferme volonté.

— Mais non, mais non, pas ce soir. Il est tantôt minuit ; j'ai promis à ma femme de rentrer tôt.